

A Z A R N A F I S I

M É M O I R E S
C A P T I V E S

*Traduit de l'anglais
par Marie-Hélène Dumas*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

J'ai été aussi fidèle aux faits que la mémoire le permet.
J'ai transformé certains événements, noms ou circonstances
et adapté certaines scènes.

A. N.

La couverture de *Mémoires captives*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Things I've been silent about
Nafisi, Azar

© 2008, Azar Nafisi.

All rights reserved.

Published by agreement with Random House,
a division of Penguin Random House LLC.

© Zulma, 2024, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.

www.zulma.fr

*En mémoire de mes parents,
Ahmad et Nezhat Nafisi.*

*À ma famille, Bijan, Negar
et Dara Naderi.*

PROLOGUE

La plupart des hommes mentent à leur femme pour vivre plus tranquillement leurs aventures extra-conjugales. Mon père mentait à ma mère pour avoir une vie de famille plus heureuse. Je le plaignais, et je me sentais d'une certaine manière obligée de remplir les vides de son existence. Je rassemblais ses poèmes, j'écoutais le récit de ses malheurs et je l'aidais à choisir des cadeaux pour ma mère, puis pour les autres femmes dont il tomba amoureux. Il prétendit plus tard que ces liaisons étaient pour la plupart platoniques, qu'elles comblaient surtout le besoin de tendresse et d'approbation qu'il ressentait. Ce fameux besoin d'approbation dont j'ai appris de mes parents eux-mêmes à quel point il pouvait être douloureux.

Nous étions une famille de conteurs. Mon père a laissé derrière lui deux recueils de souvenirs, dont le plus intéressant, et de loin, ne fut pas publié, ainsi que plus de quinze cents pages de journaux intimes. Ma mère n'écrivait pas, mais elle évoquait souvent son passé devant nous, dans des récits à la fin desquels elle ajoutait presque toujours : « Mais je n'ai rien dit. J'ai gardé le silence. » Elle croyait sincèrement ne jamais raconter sa vie, alors qu'elle semblait rarement parler d'autre chose. Elle n'aurait pas approuvé cette chronique familiale. Et je n'aurais pas plus imaginé un jour écrire un livre sur mes parents. Pour un Ira-

nien, c'est presque impensable : d'une part nous ne lavons pas notre linge sale en public, comme aurait dit Maman, et d'autre part nos vies privées sont considérées chez nous comme tout aussi banales les unes que les autres et ne valent donc pas la peine qu'on s'y arrête. Des biographies exemplaires, voilà ce qui est nécessaire, comme ces Mémoires que mon père a fini par faire paraître, version carton-pâte de ce qu'il fut. Mais je ne pense plus que nous devions garder le silence. Quoique, finalement, nous ne l'ayons jamais fait. D'une manière ou d'une autre, nous exprimons ce qui nous est arrivé à travers ce que nous sommes devenus.

Mon père a commencé à tenir un journal lorsque j'avais quatre ans. Il m'était adressé. Il me l'a remis des années plus tard, quand j'ai eu des enfants à mon tour.



*Mon père et ma mère, Nezhat
et Ahmad Nafisi.*

Dans les premières pages, il explique ce qu'il faut faire pour être quelqu'un de bon, quelqu'un qui pense aux autres. Puis il se plaint de ma mère. Il souffre de ce qu'elle ne semble plus se rappeler l'avoir autrefois beaucoup aimé et avoir pris plaisir à vivre à ses côtés. Il dit que je suis son seul réconfort, son seul soutien, malgré mon jeune âge. Et il me conseille, si je me marie un jour, de veiller à rester une véritable amie, une véritable compagne pour

celui que j'épouserai. Il rapporte comment, alors que ma mère et lui se disputaient, j'ai essayé, tel un « ange de la paix », de détourner leur attention et de les amuser. L'empathie que je ressentais à son égard était un sentiment clandestin et dangereux, un péché que ma mère ne pouvait pas pardonner. Mon frère et moi tentions toujours de les satisfaire tous les deux, mais malgré le mal que nous nous donnions, ils n'étaient pas heureux. Ma mère se détournait, regardait au loin et hochait la tête en direction d'un interlocuteur invisible, à qui elle semblait dire : « Je vous avais prévenu, non ? », comme si elle avait su que mon père lui serait infidèle longtemps avant qu'il ait lui-même ne fût-ce qu'envisagé cette éventualité. Elle s'appuyait sur cette certitude comme sur un fait accompli et sembla, le jour où cela arriva, y prendre un plaisir pervers.

Lorsque ma mère tomba gravement malade, quelques années après mon départ de Téhéran et mon installation aux États-Unis, j'appris qu'elle avait refusé d'aller à l'hôpital tant qu'on ne changerait pas le verrou de la porte. *Ce type et sa rou lure* viendraient, comme ils l'avaient déjà fait, cambrioler le peu qu'il lui restait. *Ce type et sa rou lure* n'étaient autres que mon père et sa seconde épouse, une femme que ma mère rendait responsable de tous ses malheurs, et en particulier de la mystérieuse disparition de sa collection de pièces d'or et de ses deux coffres d'argenterie. Personne, évidemment, ne la croyait. Habitué à ses chimères, nous la laissions dire sans faire très attention.

Elle redonnait vie, quand elle nous en parlait, à des personnages tombés dans l'oubli, des êtres qui lui avaient été chers et qu'elle avait perdus les uns après les autres – sa mère, son père, son premier

mari –, disparitions dont elle nous rendait nous aussi responsables. Au final, personne ne pouvait échapper à son monde inventé. Elle exigeait que nous fussions fidèles, non pas à elle-même, mais à ses histoires.

Ce que nous racontait mon père était plus près de la vérité, du moins l'ai-je cru longtemps. Il communiquait avec nous à travers des récits qui concernaient sa propre existence, celle de sa famille ou de l'Iran – un sujet qui frisait l'obsession –, tout en s'appuyant sur les grands classiques persans. C'est ainsi que j'ai découvert la littérature et appris l'histoire de mon pays. Il nous donnait aussi sa version des inventions de ma mère, en sorte que nous étions constamment en train de vaciller entre deux mondes d'ombres.

Mon frère et moi avons été toute notre vie la proie de ces fictions parentales – celles qu'ils élaboraient à propos d'eux-mêmes aussi bien que des autres. Chacun voulait nous faire pencher en sa faveur. J'avais parfois l'impression qu'ils nous avaient grugés, parce qu'ils ne nous avaient jamais permis d'avoir notre propre histoire. C'est seulement maintenant que je comprends à quel point la leur était aussi la mienne.

En mourant, nos proches scindent le monde en deux : celui des vivants, auquel finalement nous succombons d'une manière ou d'une autre, et le domaine des morts qui nous attire comme un ami (ou un ennemi) imaginaire, ou comme une concubine secrète, en nous rappelant constamment ce que nous avons perdu. Qu'est donc le souvenir si ce n'est un fantôme qui se tapit dans les coins de notre esprit, interrompt le cours normal de notre vie, trouble notre sommeil pour raviver une douleur aiguë, quelque

chose que l'on tait ou bien que l'on ignore ? Ce n'est pas seulement la présence des disparus qui nous manque, ni ce qu'ils ressentaient pour nous, mais ce qu'ils nous autorisaient à ressentir, pour eux ou pour nous-mêmes.

Quels sentiments ma mère nous laissait-elle éprouver pour elle ? Seule cette question me permet d'affronter sa perte. Je me suis parfois demandé si je ne l'avais pas perdue depuis toujours, mais lorsqu'elle était vivante, j'étais trop occupée à lui résister pour le comprendre. Il y avait quelque chose de touchant dans la manière dont elle parlait d'elle et de son passé, comme si elle avait été une chimère installée dans le corps d'une autre femme qui se révélait à nous par éclats, telle une luciole. Ce sont ces instants lumineux que je voudrais retrouver. Le sens de ces instants pour ma mère et pour nous.

Pendant les dernières années que j'ai vécues en Iran, j'ai fait une véritable fixation sur le passé de ma mère. Je lui ai même volé plusieurs photographies. Cela me semblait la seule façon d'avoir accès à son histoire. Je suis devenue une voleuse de souvenirs qui collectionnait ses photos et des images du vieux Téhéran où elle avait grandi, s'était mariée, avait eu des enfants. Ma curiosité tournait à l'obsession. Pourtant, rien de tout cela ne m'aidait vraiment. Les photos, les descriptions et, jusqu'à un certain point, les faits eux-mêmes ne suffisaient pas. Ils dessinent quelques détails mais demeurent des fragments dénués de vie. Ce sont les vides que je recherche – les silences. Voici comment je vois le passé : comme une excavation. Je trie les décombres, je choisis, un élément par-ci, un élément par-là, je les étiquette et note où je les ai trouvés, quel jour, et à quelle heure. Ce ne sont pas seule-

ment les fondations qui m'intéressent, mais quelque chose d'à la fois moins et plus tangible qu'elles.

Je n'ai pas voulu écrire ici un essai politique ou social, ni une biographie exemplaire. Mais raconter l'histoire d'une famille iranienne en des temps de bouleversements culturels et politiques. Pendant la période qui s'écoule entre la naissance de ma grand-mère, dans les années 1900, et celle de ma fille, à la fin des années 1990, deux révolutions transformèrent l'Iran et provoquèrent tant de dissensions et de contradictions que seules les turbulences passagères y devinrent permanentes.

Ma grand-mère est née au début du xx^e siècle alors que l'Iran était à la fois dirigé par une monarchie absolue mais déjà déstabilisée, et sous le joug de lois religieuses implacables qui autorisaient la lapidation, la polygamie et le mariage des filles dès l'âge de neuf ans. Les femmes étaient rarement autorisées à sortir de chez elles, et lorsque cela arrivait elles devaient être chaperonnées et couvertes des pieds à la tête. Il n'existait pas d'école où elles puissent être instruites, seules quelques familles de l'aristocratie engageaient un précepteur pour leurs filles. Mais de pâles éclats d'un avenir différent apparaissaient dans ce tableau à travers une crise culturelle et politique qui mettrait fin à ce système. Ma grand-mère a assisté à la révolution constitutionnelle de 1905-1911 qui entraîna l'Iran dans la modernité et galvanisa différentes strates de la société comme le clergé progressiste, les minorités, les intellectuels, quelques membres de la noblesse et les femmes, dont certaines soutinrent les révolutionnaires en formant des groupes clandestins et en militant pour l'accès à l'éducation du deuxième sexe. Dès

1912, Morgan Shuster, un conseiller financier américain, s'émerveillait du bond en avant effectué en un laps de temps si court par ces Iraniennes qui avaient accédé à des libertés pour lesquelles les Occidentales s'étaient battues pendant des dizaines d'années, et parfois même des siècles. « Depuis 1907, les femmes persanes sont devenues presque d'un seul coup les plus progressistes, pour ne pas dire les plus radicales, du monde, disait-il. Que cela bouleverse l'idée que nous nous faisons de la temporalité n'y change rien. Il s'agit ni plus ni moins d'un fait. »

Comment décrire le caractère conflictuel et précaire de l'enfance et de la jeunesse de ma mère, au milieu des années 1920 et dans les années 1930, époque à laquelle ce qui paraissait autrefois comme de vagues espoirs s'était bel et bien réalisé puisqu'elle put alors apparaître en public sans voile, aller dans une école française, puis rencontrer son premier mari et en tomber amoureuse en dansant avec lui

lors d'un mariage, alors que rien de tout cela n'aurait été possible vingt ans plus tôt. Mais il y avait un revers à la médaille : le refus de renoncer au passé. Lorsque Reza Shah Pahlavi, voulant accélérer le processus de modernisation, fit publier en 1936 un décret qui interdisait le voile et le costume traditionnel masculin, ma grand-mère paternelle, comme tant d'autres Iraniennes, refusa



*Ma fille, Negar
(la deuxième en partant
de la gauche)
avec ses camarades de classe
à Téhéran. Toutes les écolières
ont dû porter le voile
après la révolution.*

de sortir de chez elle. Le décret de Reza Shah fut finalement abrogé en 1941, pourtant, aujourd'hui encore, son souvenir suscite discussions et tensions.

Dans les années 1950 et 1960, alors que j'étais à mon tour une petite fille puis une adolescente, nous trouvions normal d'être inscrites à l'école, de lire des livres et d'aller à des fêtes. Dans tous les domaines, des femmes accédaient à la vie active, elles étaient même élues au Parlement – comme ma mère le fut – ou nommées aux postes ministériels. Mais en 1984, ma fille, née cinq ans après la révolution islamique, vit revenir les lois qui avaient été révoquées du vivant de ma mère et de ma grand-mère. Elle fut obligée de porter le voile en CP et punie pour avoir montré ses cheveux en public. Néanmoins, à sa façon, sa génération allait à son tour trouver le courage de résister.

Si j'ai voulu écrire ce livre, ce n'est pas pour énumérer un ensemble de faits historiques mais afin de dégager ces carrefours fugitifs où les événements de nos vies privées et personnelles entrent en résonance avec l'histoire universelle, et la reflètent.

Ces points de rencontre entre domaines public et privé sont exactement ce que je recherchais lorsque j'ai commencé à rédiger mon premier livre, sur Vladimir Nabokov. Je voulais étudier les romans de Nabokov à la lumière des différentes époques où je les avais lus. C'était impossible, non seulement parce que je ne pouvais pas évoquer en toute franchise les réalités de la vie sous la République islamique d'Iran, mais également parce que les expériences personnelles étaient considérées comme taboues par nos dirigeants.

C'est à peu près à ce moment-là que je me suis mise à faire une liste intitulée « Choses sur lesquelles

j'ai gardé le silence » dans mon journal intime. J'y énumérais : « Tomber amoureuse à Téhéran. Aller à des fêtes à Téhéran. Regarder les Marx Brothers à Téhéran. Lire *Lolita* à Téhéran. » J'y parlais des lois répressives et des exécutions, des abominations politiques et publiques qui étaient perpétrées. Puis j'ai abordé les trahisons privées, m'impliquant, et impliquant mes proches comme je n'avais jamais imaginé le faire.

Il y a différentes sortes de silence. Celui que prescrivent aux citoyens des forces tyranniques qui leur volent leur passé, récrivent leur histoire et leur imposent une identité établie par l'État. Ou celui des témoins qui choisissent d'oublier ou de nier la vérité, et des victimes qui par moments deviennent complices des crimes qui sont commis contre elles. Puis il y a celui dans lequel nous nous complaisons quand il s'agit de nous-mêmes, de nos mythologies personnelles, les histoires que nous plaquons sur notre vie réelle. Bien avant que j'en arrive à évaluer comment un régime politique brutal projette de force sa propre image sur les individus et les empêche de se définir par eux-mêmes, j'avais déjà expérimenté ce genre de phénomène dans ma vie personnelle – au sein de ma famille. Et bien avant de comprendre ce que pouvait signifier pour une victime le fait de devenir complice de crimes d'État, j'avais découvert, de façon beaucoup plus intime, la honte qui accompagne la connivence. Ce livre est en quelque sorte une réponse au censeur et à l'inquisiteur qui vit en moi.

Le thème des parents absents et du besoin profond de remplir le vide que leur mort a créé est peut-être ce qu'il y a de plus courant dans la littérature. Une telle analyse, du moins en ce qui me concerne, ne

met pourtant de terme à rien, elle permet de comprendre. Ce qui n'apporte pas nécessairement la paix intérieure, mais plutôt l'impression qu'un tel récit est probablement la seule façon de rendre justice à nos parents et de les ramener à la vie, maintenant que nous sommes enfin libres de dessiner les frontières de notre propre histoire.

PREMIÈRE PARTIE

Fictions familiales



*Une vague possibilité d'envol
avait la robe que je porte.*

EMILY DICKINSON

Je me suis souvent demandé ce qui, dans le récit que ma mère faisait de sa rencontre avec son premier mari, était le pur produit de son imagination. Sans les photographies, j'aurais même douté de l'existence de cet homme. Une amie me dit un jour que ma mère opposait une « admirable résistance » à ce qu'elle ne voulait pas, et comme il y avait tant de choses qu'elle ne voulait pas, elle inventait des histoires sur elle-même auxquelles elle finissait par croire si fermement que nous doutions de nos propres certitudes.

Selon elle, leur idylle commença par un bal. À mon avis, leurs parents respectifs devaient plutôt, suivant les conventions en vigueur dans les années 1940 à Téhéran, avoir déjà arrangé ce mariage qui unissait deux familles importantes. Mais au fil des années elle ne changea jamais sa version de l'histoire, comme elle le faisait si souvent. Elle avait rencontré Saifi pendant les noces de son oncle. Elle tenait toujours à dire qu'elle avait porté le matin une robe à fleurs en crêpe de Chine, et une autre le soir, en satin duchesse, et qu'ils avaient dansé ensemble toute la nuit (« après le départ de mon père » racontait-elle, avant d'ajouter dans la foulée « car personne n'aurait osé danser avec moi en présence de Papa »). Il demanda sa main le lendemain.

Saifi ! Je ne me souviens pas avoir jamais entendu

quelqu'un prononcer son patronyme dans notre maison. Nous aurions dû l'appeler – avec la distance que



*Le premier mariage de ma mère,
avec Saifi.*

la correction impliquait – le premier mari de Maman, ou peut-être par son nom entier, Saif ol Molk Bayat, mais pour moi il fut toujours Saifi, élément palpable de notre quotidien. Il se glissait dans nos vies avec l'aisance qu'on lui voyait sur leurs photos de mariage, comme s'il apparaissait derrière ma mère, la surprenait pour mieux la détourner de nous. J'ai deux de ces photos, plus que nous n'en avons jamais eu du mariage de nos parents. Cheveux clairs et yeux noisette, Saifi semble détendu et avenant, tandis que ma mère, au centre du groupe, se tient raide comme une figurine de pièce montée. Il a l'air heureux, à la fois confiant et nonchalant. Peut-être ai-je tort, peut-être n'est-ce pas de l'es-

poir, mais un désespoir absolu qui se dessine sur son visage. Parce que lui aussi a ses secrets.

Il y a quelque chose qui m'a toujours troublée,

même lorsque j'étais enfant, dans l'histoire racontée par ma mère. Une histoire qui paraissait moins mensongère qu'impossible. La plupart des gens dégagent un certain potentiel, leur attitude révèle ce qu'ils sont mais aussi ce qu'ils pourraient devenir. Je ne dirais pas que ma mère n'aurait pas pu danser. C'est pire que ça. Elle refusait de danser alors que, disait-on, elle dansait bien. Mais danser était synonyme de plaisir, et elle se faisait une fierté d'avoir banni de sa vie ce qui relevait du plaisir ou de la faiblesse en général.

Pendant toute ma jeunesse, et aujourd'hui encore, alors que je suis maintenant si loin de Téhéran, l'ombre de cette autre femme, fantôme qui dansait, et souriait et aimait, perturbe les souvenirs de celle que j'ai connue. J'ai l'impression que si j'arrivais seulement à savoir quand elle a arrêté de danser, arrêté de vouloir danser, je résoudrais l'énigme qu'elle a toujours été pour moi et ferais enfin la paix avec ma mère. Car, si l'on en croit ses récits, je me suis opposée à elle dès ma naissance ou presque.

J'ai une autre photo de ma mère et de Saifi, beaucoup plus petite, et qui m'intéresse plus que celles de leur mariage. Ils sont assis sur un rocher lors d'un pique-nique et regardent vers l'appareil. Ils sourient. Elle s'appuie



Ma mère et Saifi à un pique-nique.

contre lui, à la manière décontractée de ceux qui se connaissent intimement et n'ont pas besoin de se serrer l'un contre l'autre. Leurs corps semblent flotter naturellement ensemble. Je vois dans cette image la possibilité chez cette femme, jeune et peut-être pas encore frigide, d'un certain laisser-aller.

J'y trouve aussi la sensualité qui nous a toujours manqué chez elle dans la vraie vie. Je l'interrogeais : Quand ? Quand as-tu eu ton diplôme d'études secondaires ? Combien d'années plus tard as-tu épousé Saifi ? Que faisait-il ? Quand as-tu rencontré Papa ? Des questions simples auxquelles elle ne répondait jamais. Elle était trop profondément immergée dans son monde intérieur pour se soucier de pareils détails. Quelle que fût la question, elle me racontait une histoire de son répertoire, que je connaissais presque par cœur. Plus tard, quand j'ai quitté l'Iran, j'ai demandé à l'une de mes étudiantes de réaliser un entretien avec elle, à partir de questions précises que je lui ai fournies, mais elle n'a rien obtenu de plus. Ni dates, ni faits concrets, rien qui sorte du scénario habituel de ma mère.

Il y a quelques années, lors d'une réunion de famille, j'ai rencontré une charmante dame autrichienne, épouse d'un parent éloigné, qui avait assisté au mariage de ma mère et de Saifi. Elle en avait gardé un vif souvenir, entre autres à cause de la mystérieuse disparition de l'acte de naissance de la mariée. (En Iran, les actes de naissance servent de livrets de famille.) On découvrit plus tard, me raconta-t-elle avec un léger sourire, que la jeune femme avait quelques années de plus que son époux. Sur le dernier acte de naissance qui lui a été fourni, le premier mariage de ma mère n'apparaît pas. Et selon ce document, qui en rem-

plaça un autre qu'elle prétendait avoir perdu, elle est née en 1920. Mais elle a toujours affirmé que c'était en 1924 et que son père l'avait vieillie de quatre ans parce qu'il voulait l'envoyer à l'école en avance. Mon père nous a dit que lorsqu'elle était allée chercher les papiers dont elle avait besoin pour passer son permis de conduire, elle s'était rajeunie de quatre ans. Quand la réalité ne lui plaisait pas, ma mère la remodelait à son goût.

Certains faits sont avérés. Le beau-père de ma mère, Saham Soltan Bayat, était un riche propriétaire terrien qui avait vu la dynastie des Pahlavi (1925-1979) succéder à celle des Qajar (1794-1925). Il avait survécu au changement et en avait même profité. Maman prétendait parfois être, du côté de sa mère, une lointaine cousine de Saifi, et, comme lui, descendre des Qajar. Quand j'étais jeune, pourtant, dans les années 1950 et 1960, il n'y avait pas de quoi se vanter car, selon l'histoire officielle, ils représentaient l'ancien système absolutiste. Mon père nous rappelait d'un ton espiègle que tous les Iraniens leur étaient d'une manière ou d'une autre apparentés. En fait, disait-il, ceux qui ne pouvaient se trouver aucun lien avec eux étaient de véritables privilégiés. Les Qajar avaient régné pendant cent trente et un ans, et tous avaient eu de nombreuses épouses et d'innombrables descendants. Comme les autres rois qui les avaient précédés, ils semblaient s'être mariés à des femmes de tous rangs et de toutes classes sociales, selon leur simple bon plaisir : ils collectionnaient aussi bien les filles de jardinier et les pauvres villageoises que les princesses. On racontait que Fath Ali Shah (1771-1834) en avait eu cent soixante. En homme

judicieux, mon père ajoutait généralement que, bien sûr, cela ne constituait qu'une partie de l'histoire, et que cette dernière étant écrite par les vainqueurs, en particulier dans notre pays, nous ne devons pas prendre à la lettre tout ce qui était dit à propos des Qajar – et qu'en définitive, c'était sous leur règne que l'Iran avait commencé à se moderniser. Ils avaient été vaincus, aussi pouvait-on raconter ce que l'on voulait à leur sujet. Même encore enfant, je sentais que ma mère évoquait ces liens avec les Qajar plus pour déprécier sa vie avec mon père que pour redorer le passé. Son snobisme était arbitraire et ses préjugés soumis aux règles et aux lois de son royaume personnel.

Le nom de son beau-père Saham Soltan apparaît dans divers livres d'histoire et Mémoires d'hommes politiques, sans que plus d'un paragraphe lui soit jamais consacré. En ce qui concerne la période pendant laquelle ma mère prétend avoir été mariée à Saifi, il est cité comme député vice-président du Parlement, ministre des Finances au début des années 1940 et Premier ministre de novembre 1944 à avril 1945. Bien que l'Iran ait choisi de rester neutre dans le conflit mondial, Reza Shah Pahlavi commit l'erreur d'afficher sa sympathie pour les Allemands. Les Alliés, en particuliers britanniques et soviétiques, veillant à leurs intérêts géopolitiques, occupèrent l'Iran en 1941, forcèrent Reza Shah à abdiquer et le remplacèrent par son fils Mohammad Reza, plus jeune et donc plus malléable. La Seconde Guerre mondiale provoqua une telle agitation en Iran qu'entre 1943 et 1944 sept ministres des Finances et quatre Premiers ministres se succédèrent à leurs postes respectifs.

Ma mère ne savait pas très bien quel genre de

Premier ministre son beau-père avait été, et cela lui importait peu. Mais il jouait le rôle de parrain mythique face à son présent minable. Bien des personnages publics sont comme lui entrés dans ma vie à travers les récits de mes parents et non grâce aux livres d'histoire.

Que la vie de ma mère avec Saifi ait été vraiment merveilleuse reste à établir. Ils vécurent quelque temps dans la maison de Saham Soltan, après le décès de sa première épouse et son remariage avec une autre femme, beaucoup plus jeune, et assez détestable, selon ma mère. Maman y fit office de maîtresse de maison. « Le premier soir, tous les yeux étaient tournés vers moi », nous disait-elle avant de décrire avec force détails la robe qu'elle portait et l'impression que son français parfait avait produite sur l'assemblée. Je l'imaginais descendant l'escalier vêtue de mousseline rouge, les cheveux impeccablement coiffés, ses yeux noirs brillant de tout leur éclat.

« La première fois que le Dr Millspaugh est venu... Oh ! tu aurais dû voir ça ! » Le Dr Millspaugh, qui dirigeait alors la Mission américaine, avait été chargé par l'administration Roosevelt et Truman d'aider Téhéran à mettre en place des institutions financières modernes. Maman ne semblait pas voir pourquoi elle aurait dû nous expliquer qui était cet homme, et pendant longtemps, pour une raison obscure, je fus persuadée qu'il s'agissait d'un Belge. Quand j'ai repensé par la suite aux récits qu'elle nous faisait de ces dîners, je me suis rendu compte, stupéfaite, que Saifi n'y assistait jamais. Son père était toujours là, ainsi que le Dr Millspaugh ou tout autre personnage important de la sphère publique, mais personnellement insigni-

fiant. Où était Saifi ? C'était le drame de sa vie : celui qui se trouvait à ses côtés n'a jamais été celui qu'elle voulait y voir.

Mon père, pour acheter le silence de ses enfants, et peut-être aussi pour compenser sa propre complaisance, nous répétait que notre mère s'était retrouvée prisonnière dans la maison de son beau-père, qu'une gouvernante appelée Khoji dirigeait d'une main de fer. L'indomptable Khoji gardait les clefs de tous les placards, et quand elle avait besoin de quelque chose, ne fût-ce que de l'étoffe nécessaire à une nouvelle robe, ma mère devait l'amadouer servilement. Papa nous apprend que chez son beau-père Maman avait été traitée en invitée indésirable plus qu'en maîtresse des lieux.

Maman présentait la jeune femme qu'elle était comme une jeune mariée heureuse, vaillante héroïne courtisée par son Prince charmant, alors que mon père en faisait la victime des bassesses de son entourage. Et ils tenaient tous deux à imposer leur version de l'histoire. Maman utilisait le passé pour ternir le présent, et Papa, qui avait besoin de justifier la tyrannie qu'elle exerçait sur nous tous, en appelait à notre compassion. Il lui était difficile de rivaliser avec un mort, bel homme, fils de Premier ministre



Ma mère.

ayant devant lui ce qu'elle imaginait comme un magnifique avenir. L'intelligence et la bonne volonté de mon père, sa carrière prometteuse, son poste de ministre des Finances et même leurs liens familiaux semblaient ne pas peser très lourd devant ce que ma mère croyait que Saifi lui avait offert. Elle semblait ne reconnaître les succès publics de mon père qu'à contrecœur, comme si tous deux avaient été des rivaux acharnés plutôt que des associés.

Le problème ne venait pas tant de ce qu'elle disait que de ce qu'elle taisait : Saifi, le fils aîné et préféré de ses parents, était atteint d'une maladie incurable appelée néphrite chronique, ou insuffisance rénale, et on le savait condamné. Ce sont les dernières années de sa vie, laissez-le faire tout ce qu'il voudra, avait donc conseillé un de ses médecins. Accordez-lui tout ce dont il a envie, tous les plaisirs. Qu'il s'amuse, il a si peu de temps à vivre ! Lorsque sa famille demanda la main de ma mère, personne ne prit la peine d'évoquer devant elle la maladie de son fiancé. Elle la découvrit lors de sa nuit de noces. Selon mon père, le mariage ne fut pas consommé. Au lieu de cela, elle joua pendant deux ans les infirmières au chevet de son époux dont l'état se dégradait de jour en jour. Et c'était la grande histoire d'amour de sa vie, l'homme dont elle brandissait le nom dès qu'elle en avait l'occasion pour nous rappeler nos propres insuffisances.

Quand elle parlait de Saifi, encore et encore, et avec cet air absent qu'elle prenait toujours, j'avais parfois envie de la secouer et de lui dire : Non, ce n'était pas comme ça ! Mais je ne l'ai évidemment jamais fait. S'est-il soucié de ce qu'elle allait ressentir en apprenant qu'il était malade, ou de ce qu'elle allait devenir après sa mort ? Elle était trop fière et entêtée

pour s'intéresser à la vérité. Elle préférait transformer les lieux et ce qui s'y était déroulé en un royaume imaginaire qu'elle créait de toutes pièces. Du plus loin qu'il me souvienne, mon père, mon frère et moi cherchions à comprendre ce qu'elle attendait exactement de nous. Nous essayions de voyager avec elle dans cet autre domaine apparemment si attirant, celui vers lequel ses yeux se tournaient constamment, au-delà des murs de sa maison et de la réalité. J'avais moins peur de ses colères que de ce lieu glacé en elle où nous ne pouvions jamais entrer. Lorsqu'elle vivait, j'étais trop occupée à lui échapper et à lui en vouloir pour comprendre combien elle devait se sentir insatisfaite et seule, semblable à tant d'autres femmes dont sa meilleure amie, Mina, disait avec un sourire ironique : « Encore une femme intelligente de perdue. »